

UN POÈME CONTRE L'EXCISION

Il y a des combats qui n'en finissent pas. Celui-ci est un de ceux dont la lenteur me désespère le plus, à la mesure de l'horreur qu'il affronte, et parce que dans la dévaluation actuelle de l'humanisme universaliste, le droit des femmes est particulièrement fragilisé. Au mieux, on conseille de temporiser, de faire confiance aux temps qui changent, alors que la modernité n'est absolument pas incompatible avec ce genre d'injustice : en 1996, le gouvernement égyptien a interdit les excisions clandestines, mais autorise celles qui sont pratiquées à l'hôpital, pour « raisons médicales ». Ainsi l'excision peut-elle continuer à concerner la quasi-totalité des Égyptiennes. Voilà ce que j'appelle un fait désespérant. Par ailleurs, la liberté sexuelle peut tout à fait s'accommoder de l'oubli, de l'invisibilité du clitoris : l'exposition de 2008 à la Cité des Sciences, « Le Zizi sexuel. L'amour et la sexualité expliqués aux 9-14 ans », a été tout aussi lamentable sur ce point que la BD de Zep dont elle s'inspirait, mais cela n'a pas empêché certains de taxer la campagne « Osez le clito¹ » de futile et de ridicule. Ne songeant pas une seconde qu'est bon à prendre le moindre rappel de l'importance de l'intégrité du corps féminin pour faire de la relation amoureuse un véritable échange, d'humain à humain. Bien isolé aussi est le remarquable docteur Pierre Foldès, qui a mis au point une technique de réparation des clitoris excisés. Ce cadeau qu'il fait à des femmes mutilées profite paradoxalement à toutes (et à tous), à travers sa collaboration avec Odile Buisson, chercheuse qui a pris pour objet cet organe encore bien ignoré, mais le sujet est très moyennement pris au sérieux par beaucoup de leurs confrères. Dernier exemple : les propositions pleines de bon sens faites par Ayaan Hirsi Ali pour protéger les fillettes menacées ne sont pas près d'être prises en Europe². En Afrique, des progrès sont faits, mais pas partout et avec quelle lenteur, et des reculs sont toujours possibles !

Pour toutes ces raisons je suis consciente que le titre que j'ai donné à ces pages est dérisoire. Je n'aurais d'ailleurs jamais songé à tenter l'entreprise si un micro-événement n'avait en quelque sorte commencé ce poème avant moi, ne m'avait ouvert la voie, m'intimant presque de m'y mettre, de me dire : oui, pourquoi n'ajouterais-je pas ma voix à d'autres ? La route a été bien

¹ lancée en réaction, entre autres, à cette exposition. « On est au XXI^e siècle, on parle de cul aux enfants et on n'évoque pas le clito, il y a un problème ! », a déclaré Caroline de Haas, 30 ans, porte-parole du collectif Osez le féminisme ! Oui, effectivement, il y a un problème, et pas seulement dans cette exposition : que l'on songe par exemple aux cours d'éducation à la sexualité donnés par l'Éducation Nationale.

² Pour plus de précisions, je renvoie à ses livres, notamment *Insoumise*. Somalienne, elle a connu à cinq ans la pire des excisions. Aux Pays-Bas elle a œuvré, entre autres, pour l'intégration des réfugiés. L'Europe n'a malheureusement pas eu à cœur de veiller à la sécurité de cette femme courageuse, à l'intelligence si claire, si pragmatique, aujourd'hui exilée aux USA. Nous préférons ménager des replis identitaires, dont nous ne sommes jamais les premières victimes, c'est bien commode. Cette façon de « respecter » des traditions ou revendications que nous ne supporterions pas pour nous-mêmes ou à l'intérieur de nos familles, Ayaan Hirsi Ali elle-même montre très bien le racisme inversé qu'il constitue, et qu'elle appelle le racisme des « attentes modérées » vis-à-vis des arrivants, aussi méprisant au fond que l'ancien paternalisme. Mais surtout, c'est se montrer bien « généreux et compréhensifs » envers ceux qui oppriment les femmes, les homosexuels, et quiconque souhaite exister en tant qu'individu, quelle que soit son origine culturelle.

longue, comme à chaque fois que le poème pourrait se résumer à une intention. Je voudrais en retracer ici les principaux moments.

Tout a commencé par une armoire dans une chambre : un soir d'été, en l'ouvrant pour y ranger un vêtement, j'ai ressenti une très légère irritation dans le sexe, qui n'a pas duré. En fait, elle a passé exactement comme une messagère, me signalant : « Tu vois, à cet endroit tu as eu mal, mais très peu, et pas longtemps. Tout est revenu à la normale, toi, intacte. Souviens-toi de la chanceuse que tu es ! » Je suis restée immobilisée quelques minutes par cette pensée. Pas pressée de m'écarter de la merveilleuse armoire, sage et bienveillante, prête à m'accompagner.

C'est pourquoi, durant les mois qu'a duré ce travail et qui a emprunté bien des impasses, je n'ai jamais douté du début et de la fin de mon poème, les correctifs que j'y apporterais étant infimes :

*Le temps d'ouvrir et de refermer la porte de l'armoire
Une petite brûlure passe dans mon sexe, et s'en va
(...)
J'ouvre encore l'armoire
Pas pour regarder les tissus si tranquilles
Mais pour ne plus bouger
Ou bouger, puisque c'est comme je veux,
Même nue, c'est comme je veux*

Peut-être aurais-je renoncé sinon. Certes, il est possible que mon attachement à ce meuble se nourrisse du choc qu'est le premier poème de Guillevic, dans *Terraqué*, « L'armoire était de chêne... », et surtout de ce poème qui en a fait naître bien d'autres en moi, « Les Étrennes des orphelins » de Rimbaud avec sa « grande armoire » (« On regardait souvent sa porte brune et noire ») auquel fait écho « le Buffet » dont j'aime surtout le dernier vers (« Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires »). Ils ont installé en moi la certitude qu'il faut s'approcher des armoires. Celle-ci n'était ni grande ni profonde, mais en bois sombre, elle était vivante, j'ai obéi.

Et j'ai voulu sa présence dans le poème : il me semblait qu'elle pourrait être, dans tous les errements que je connaîtrais forcément, un repère, une sorte de boussole assez sûre, de diapason émotionnel.

Je n'ai jamais non plus douté du titre venu peu après : « Un soir d'été ». Il est tout aussi véridique que l'armoire, mais ce n'est pas la raison qui m'a décidée. Même si ce moment peut correspondre à celui qui est choisi dans certains cas pour une excision, m'intéresse qu'a priori tout ce qu'il suggère en est très loin : le lecteur qui ira y voir sera, je l'espère, aussi surpris qu'une fille pas prévenue de ce qu'on lui réserve.

Mais cet évènement cataclysmique, comment en parler ? En général je préfère passer par le narratif, pour la dynamique possible, et la présence de personnages. Je savais aussi que je voulais aborder les faits de façon à la fois individualisée, pour l'empathie, et générale, c'est-à-dire suggérer jusqu'où les mutilations peuvent aller dans certaines régions : l'infibulation, et les désinfibulations qui s'ensuivent et qui ponctuent atrocement la vie des femmes. Pas sûre par contre de vouloir écrire en toutes lettres le mot « clitoris », mot si spectaculaire vu son peu de visibilité habituelle qu'il risquerait de déséquilibrer le passage où il se trouverait, de faire buter le lecteur, de le sortir de l'émotion où j'espérais le mettre. Mais comme je ne savais pas, j'ai commencé ainsi, pour voir :

*Le temps d'ouvrir et de refermer la porte de l'armoire
Une petite brûlure passe dans mon sexe, et s'en va
Oui, c'est vrai
J'aurais pu naître ailleurs*

*Mon clitoris écrasé entre deux pierres ou le couteau
N'importe quoi dans les mains qui forme de la douleur
Douleur qui souffle sur les cris
Trancher coudre fendre recoudre
Des mains sourdes qui m'empêchent
Pieds et poignets tenus longtemps*

Me frappe en arrière la vie que je devrais vivre

De cette étape ne resteront que le 3^o vers, qui me va en raison du dialogue qu'il installe avec la brûlure-messagère, et le recours à la 1^o personne : ce soir-là, j'avais tellement ressenti avoir le même corps que toutes ces femmes et filles ! Mais quant au reste bien sûr, le travail avait à peine commencé. J'ai essayé de rendre le couteau moins abstrait, plus présent dans l'effroi qu'il cause, j'ai tenté le verbe « sculpter » pour résumer de façon concrète toutes les sortes de mutilations effectuées ici ou là (en ce domaine, l'imagination est effarante), et j'ai voulu installer la scène dans un lieu, pour qu'on y soit davantage. Dans la même intention, le conditionnel est devenu un futur :

*Mon clitoris écrasé entre deux pierres ou le couteau agit
Dans leurs mains n'importe quoi pour sculpter sur moi
Le mal qu'elles me font puis me coudre pour que ça dure
Et pourtant les cris ne sortent pas de là, peut-être je connaissais l'endroit,
Trop tard, ma terreur est d'une aveugle
Dans la chambre ou dans la cour, pieds et poignets tenus fort
Me frappe en arrière la vie que je devrai vivre
Douleur capable de casser le sol*

Ont suivies de multiples versions autour de l'idée de sculpture, pour dire le jusqu'aboutisme de cette folie normative, mue par la manie égoïste, absurde, de l'honneur :

*Mon clitoris écrasé entre deux pierres
Pour d'autres un couteau c'est bien aussi
L'honneur est si à vif !
Des mains me tiendraient, des mains sculpteraient sur moi
~~Une plaie~~
De quoi vouloir mourir*

A un moment, pour renforcer la terrible solitude de la suppliciée, je prolonge le verbe « sculpter » par l'image du labyrinthe :

Mon clitoris écrasé entre deux pierres, ou bien le couteau

*Dans leurs mains n'importe quoi pour sculpter sur moi
De quoi vouloir mourir
~~Labyrinthe, douleur d'aveugle à fendre le sol
Leur propre labyrinthe, et moi l'aveugle trop seule,
La sœur du sol qui se fend~~
Un labyrinthe entre mes cuisses, et moi l'aveugle trop seule,
~~Le mal est capable de fendre la terre
Et pourtant les cris ne sortent pas de là, le sang est en plus~~
Fendue sur la terre fendue, le sang est en plus*

Ou encore :

*Le labyrinthe du sexe abîmé, et moi l'aveugle trop seule,
Sauf que la douleur, je la vois tellement je n'ai qu'elle
Tournant dans la grande douleur, peut-être je connaissais l'endroit,
Trop tard, dans la chambre ou dans la cour, arrive
Me frappe en arrière la vie qu'ils me veulent
Et coudre pour que ça dure, rouvrir et recoudre
L'honneur est si à vif !*

Assez vite je renonce à toutes ces complications au profit d'éléments plus concrets, plus directs. Peu à peu, j'abandonnerai aussi le verbe « sculpter » ; non pas qu'il soit faux car le sexe des femmes peut être dans certains types d'excisions assez fortement modifié, mais parce que cette image, pas si immédiate que cela, et presque réifiante, empêche trop l'empathie pour que je la garde :

*Mon clitoris écrasé entre deux pierres, ou bien le couteau
Dans leurs mains n'importe quoi pour sculpter
Ce qui peut rester, cela fait du sang
Et pourtant les cris ne sortent pas de là, peut-être je connaissais l'endroit,
Trop tard, dans la chambre ou dans la cour fermée,
~~L'honneur est si à vif!~~
Aveugle sauf un petit caillou à côté de ma tête ?
Ma vie si peu aimée devient minuscule
~~Je suis l'aveugle trop seule, pendant que la douleur fend le sol
Je suis l'aveugle trop seule, la douleur frotte le corps qui frotte le sol
Et cousue pour que ça dure, rouverte et recousue
Ce qui coulera sur mes cuisses n'aura pas de nom~~*

Je continue avec le caillou, je l'explore³ :

Le caillou à côté de ma tête a un visage moins fermé

³ Ecrivant ces commentaires, je réalise que ce poème était aussi, encore une fois, une réécriture du Petit Poucet ! Mais un Petit Poucet au féminin, écrasée au sol, empêchée, plutôt qu'en chemin.

Que la vieille femme

~~Je suis l'aveugle trop seule, la douleur frotte le corps qui frotte le sol~~

~~Par terre je regarde le caillou à côté de ma tête~~

Tenue par terre je tourne ma tête vers un caillou

~~Il respire mieux qu'une jeune fille~~

Désormais il respire mieux qu'une jeune fille

Encouragée, je commence à avancer dans mon récit, aidée par la lecture de certains témoignages⁴ :

Mon clitoris écrasé entre deux pierres, ou bien le couteau

Dans leurs mains n'importe quoi pour sculpter

Ce qui peut rester, cela fait du sang

Et pourtant les cris ne sortent pas de là, peut-être je connaissais l'endroit,

Tenue par terre comme une aveugle sent la terre se fendre

Après je tourne ma tête vers un caillou sauvé, il respire mieux

~~*Que la fille cousue entre les jambes puis elle marche en trébuchant*~~

Même debout elle n'est pas réveillée du tranchant

~~*On la tire*~~ *Poussée pour qu'elle danse avec les autres*

~~*Que la femme rouverte et recousue —*~~

Femme craintive, à rouvrir à recoudre, avec des épines par exemple

De la taille d'une tête d'épingle

Ce qui coule le long des cuisses n'a pas de nom

Je ne parle pas

Mais le mot « clitoris » avait obstinément quelque chose d'opaque, j'ai longtemps essayé de le mettre dans la situation de ce qui lui arrivait (quelle horrible mise en abyme que ces moments où j'ai charcuté, moi aussi...) :

~~*Mon sexe écarté pour que le couteau trouve*~~

~~*Ce qu'il faut y couper ôter, tailler, racler*~~

~~*Mon clitoris saisi face à la lame arraché*~~

~~*Etre femme commence clouée au sol*~~

~~*Dans ses mains n'importe quoi pour sculpter encore*~~

.....

~~*Dans ses mains mon clitoris enlevé par*~~

~~*Mon sexe arasé par*~~

~~*Ses mains en train d'araser mon sexe*~~

~~*Mon sexe arasé par du verre ou du métal*~~

⁴ que je ne lis jamais qu'en diagonale, tant ils me sont insoutenables. Quant à visionner des films ou même des photos, cela m'est absolument impossible.

*Avoir, clouée au sol entre leurs mains, le sexe arasé par
N'importe quoi pour sculpter encore*

.....

~~*Les jambes écartées, le sexe arasé
Elles m'écartent les jambes, pas fendue avant la douleur jusqu'au sol*~~
*Avoir le sexe arasé
Elles m'écartent les jambes, hier dernière fois que mon clitoris
L'une enfonce, le front brillant,
N'importe quoi pour sculpter encore*

Pendant ce temps, j'essayais d'évoquer plus précisément l'atrocité sadique de l'infibulation/désinfibulation :

*De la taille d'une tête d'épingle
~~L'orifice que laissent épines ou bouts de fils~~
L'orifice que laissent des bouts de fils ou des épines
~~Dans la chair féminine~~
~~Tout l'art est d'arriver à la plaie~~
~~Qui puisse recommencer~~
Relevée titubante quand la plaie est ~~finie~~ bien faite
Ce qui coule le long des cuisses n'a pas de nom
A chacune, une plaie à ~~réouvrir~~*

*De la taille d'une tête d'épingle
L'orifice que laissent des bouts de fils ou des épines
~~On ne me lâche pas avant que j'aie ma plaie~~
On ne me lâche pas avant que j'aie toute ma plaie
Pour vivre titubante craintive
Ce qui coule le long des cuisses n'a pas de nom*

Il y a eu un moment où des éléments importants se sont ainsi mis en place : alternance entre le JE et le ELLE, remplacement du caillou par le récipient, objet qui correspond mieux à la situation, et me permettra d'ailleurs, dans une version ultérieure, de me passer tout à fait du mot « sang ». Mais l'idée que la chose, caillou ou récipient, souffre moins que la fille, est conservée, suggérée par la personnification :

*C'est vrai,
J'aurais pu naître ailleurs*

*Avoir le sexe
Arasé*

Elles m'écartent les jambes, hier dernière fois que mon clitoris

*L'une enfonce, le front brillant,
N'importe quoi pour sculpter encore
Ce qui peut rester, cela fait du sang
Et pourtant les cris ne sortent pas de là, peut-être je connaissais l'endroit,
Trop tard, dans la chambre ou dans la cour,
Clouée par terre jusqu'à ce que je meure
Après je tourne la tête, un récipient se repose à côté de moi
Je le regarde mais je n'arrive pas à me réveiller du tranchant*

Les jambes tenues, une petite fille gémit encore

*De la taille d'une tête d'épingle
L'orifice laissé par les bouts de fils ou les épines
Va servir*

*Femme titube tout au long de sa vie
Voilà comment la crainte devient une plante féminine
Et comment
Ce qui coule sur les cuisses n'a pas de nom*

Je ne parle pas

L'image de la plante pour évoquer la démarche empêchée, terriblement délicate, de la femme atteinte physiquement et mentalement, m'est venue assez vite, dans un élan de tendresse, et parce que c'est ainsi que je la vois, ralentie dans la lumière du jour. C'est un des passages les plus ancrés à mon émotion intime, il me permettra ainsi de ne plus décrire avec précision, comme je l'avais tenté, un sexe infibulé. L'image, non simplement plus synthétique, rassemble l'attention du lecteur, au lieu de la disperser ou de l'épuiser comme le fait une succession laborieuse de termes, et de plus elle ne se contente jamais de sa fonction descriptive, elle la déborde toujours avec une part de mystère, et donc d'espoir, sans lequel l'air serait uniquement irrespirable.

Quelque temps plus tard, revenant à ce poème, j'ai repris le passage de l'excision elle-même, réalisant qu'à l'écoute, l'expression « sexe arasé » prêterait bien malencontreusement à confusion, quasi calembour ! Tout était à reprendre. Voici quelques versions parmi celles qui existent, on verra que j'ai tenté par la même occasion de me passer du mot « clitoris », et ai donné plus de présence aux femmes présentes autour du personnage principal, dans leurs gestes et l'ambivalence de leur relation à la plus jeune⁵ :

~~*Elles m'écartent les jambes pour me couper
Ce que leurs yeux voient de moi*~~

~~*Elles écartent mes jambes pour couper ce que leurs yeux voient de moi*~~

⁵ Encore une fois, me relisant, je réalise tous les détours pris pour parler de mon rapport à la mère, et à la grand-mère (armoire) !

~~L'une enfoncée, le front brillant, du métal sale ou~~

~~Une femme qui n'est pas ma mère écarte mes jambes~~

~~Et commence à couper ce qu'elle voit~~

~~Son front brille et dans ses mains n'importe quoi qui fait mal~~

~~Son front brille~~

~~Une femme qui n'est pas ma mère écarte mes jambes~~

~~Et commence à couper ce qu'elle voit~~

~~Son front brille, tout de suite elle me coupe~~

~~et dans ses mains n'importe quoi qui fait mal~~

~~N'importe quoi pour sculpter encore~~

~~La plus sensible des petites âmes perdues~~

.....

~~Une femme passe vite sa main sur mon front~~

~~Mais je ne dois pas me relever, on tient mes chevilles écartées, on serre mes chevilles~~

~~On écarte mes jambes et encore entre mes jambes~~

~~On écarte mes jambes et dedans la chair est écartée~~

~~C'est pour le couteau~~

~~Tout ce que le couteau prend hurle~~

~~Avec du noir sur les yeux~~

Cette version-ci est essentielle, en raison de « *Tout ce que le couteau prend hurle* », vers si longtemps cherché : la périphrase qu'il contient désigne non seulement, et clairement (enfin !) le clitoris, mais aussi toutes les autres parties du sexe qu'on peut avoir la fantaisie de supprimer (et cela peut aller très loin) et exprime moins le sanglant momentané que le vol de la sexualité que cette mutilation signifie ; de plus, ce vers contient tout, l'acte et l'effet, l'organe et la personne, et du geste la visée et l'outil. D'autres versions suivront, mais ne seront que réajustements autour de ce vers, et de cet autre, « *Même si les cris ne sortent pas de là* », vers présent assez tôt, et sur lequel je savais que je pouvais compter, tant il est lui aussi simple, tant je le ressens vivement.

Le dernier problème m'a été posé par l'exciseuse. Je voulais dire son obstination :

~~Une femme aurait pu m'écarter les jambes~~

~~En cherchant dans la chair~~

~~Même si les cris ne sortent pas de là~~

~~Tout ce que le couteau prend hurle~~

Mais ce vers, « *En cherchant dans la chair* », était vraiment trop maladroit. Finalement j'ai préféré me fier d'une part à un détail concret du corps de cette femme imaginée (sa sueur), et d'autre part à la répétition de son geste, qui disent mieux l'acharnement. Et découvrant ce à quoi j'ai abouti, j'ai l'impression d'avoir un peu réussi à donner la vision de la monstruosité qu'est l'excision : une fille accouchant de la douleur d'être femme.

UN SOIR D'ÉTÉ

*Le temps d'ouvrir, de refermer la porte de l'armoire
Une fine brûlure passe dans mon sexe, et s'en va*

*C'est vrai,
On aurait pu*

*Son poids
Transpirant de me tenir
Une femme aurait pu m'écarter les jambes
Chercher à m'écarter les jambes*

*Même si les cris ne sortent pas de là
Tout ce que le couteau prend hurle*

*Les jambes tenues, une petite fille gémit encore
Un récipient se repose*

*Une main passe vite sur son front
Elle coule des yeux tant le sexe est réellement
Cousu*

*Femme titube tout au long de sa vie
Voilà comment la crainte devient une plante féminine
Et comment*

*J'ouvre encore l'armoire
Pas pour regarder dedans
Mais pour ne plus bouger*

Ou bouger

*Puisque c'est comme je veux,
Même nue, c'est comme je veux*

Ariane Dreyfus
(8-11 janvier 2012)